

Se lire avec Amos Oz

Une histoire d'amour et de ténèbres

La plongée dans un grand roman est, en soi, une aventure. Certes l'épaisseur d'un volume ne garantit rien. En une seule page, Cortázar en dit plus que bien des feuilletonistes envahissants. Un monostiche d'Emmanuel Lochac frappe aussi bien que certaines redondances parnassiennes et Mahler n'a jamais eu à ironiser à propos de Webern. Dans tous les cas, il s'agit toujours, pour un créateur, de trouver la mesure ajustée à son propos, à son souffle, à son goût de la litote ou de la litanie; à son sens du raccourci ou de la phrase pléthorique.

LUCIEN NOULLEZ

Amos Oz n'écrit pas systématiquement des gros livres. *Seule la mer* (Gallimard, 2002), par exemple, qui réussissait l'alliance rarissime aujourd'hui de la poésie et du récit, déployait tout son souffle en peu de pages exceptionnelles, et il n'a guère fallu un volume imposant à l'auteur du récent *Vie et mort en quatre rimes* (Gallimard, 2008) pour tracer le portrait légèrement ambigu d'un écrivain blasé, mais toujours en quête de succès. L'économie convient à Amos Oz. Alors, pourquoi s'est-il lancé, au tournant du millénaire, dans cette énorme *Histoire d'amour et de ténèbres*, que le lecteur francophone put découvrir, grâce au talent de sa remarquable traductrice, en 2004¹? Deux années auparavant, la parution de ce livre en hébreu (*Sipour al ahava vahoshekh*)

en avait fait d'emblée, en Israël, l'un des événements littéraires de la décennie commençante.

Dans son édition originale en français, le volume fait cinq cent quarante-quatre pages tassées, serrées, pleines à ras bord².

Ouvrir un livre d'une telle ampleur pourrait donc faire frémir. Les « briques », comme on dit, requièrent un temps, une attention et un allant devenus rares, même chez les meilleurs lecteurs. En traversant de bout en bout ce roman de grande envolée, où les souvenirs personnels de l'auteur se mélangent aux chroniques familiales, aussi bien qu'à l'histoire des commencements

1 Sylvie Cohen traduit également A.B. Yehoshua chez Calmann-Lévy.

2 Dans la collection « Du monde entier », Gallimard 2004. Le roman est également disponible en format de poche (Folio n° 4265). Les références de cet article renvoient à l'édition originale.

chaotiques d'Israël, on peut supposer que le flux ininterrompu des phrases et l'enchaînement des soixante-trois chapitres, parfois très amples, qui composent l'ensemble, charrieront des émotions diverses, des récits enchâssés, des digressions, des épisodes drôlatiques, des scènes pathétiques ou émouvantes — voire de longues plages inquiètes.

Il faut peut-être, pour que la lecture réponde à ces brassées de paroles, dont on verra bientôt que la mémoire, malgré ses contraintes (ou peut-être à cause d'elles), les propulse dans une liberté, dans une variété de tons et de langages proprement inouïe — il faut une attente. Une *espérance*, tranchons le mot. Lire un tel livre, dont le ressort majeur, lentement révélé, s'avère tragique; lire ces histoires juives souvent cocasses, mais auxquelles l'arrière-fond historique confère un relief d'ombre insoutenable, c'est peut-être, malgré tout, ouvrir une brèche dans l'indifférence, les préjugés et le malheur. La « brique », alors, construit son lecteur. Elle ne pèse plus dans sa main, mais elle déplace, même de peu, le centre de gravité de sa conscience. Et voilà la première portée des grands livres: les heures qu'on y passe éveillent et révèlent. Elles semblent même nécessaires pour que s'opère en nous la magie d'une transformation.

« Qu'espérons-nous, nous qui lisons ? »

Cette question de Maurice Blanchot habite à bon droit le lecteur d'Amos Oz. Voici un livre si ample que nul ne pourrait affirmer le maîtriser de bout en bout. Peut-être pas même son auteur, et je gage qu'on y dénicherait, ça et là, deux ou trois minuscules incohérences narratives qui feraient saliver quelques sentencieux imbéciles.

Comme l'écrit simplement une lectrice presque anonyme, dont j'ai recueilli le témoignage sur internet: « [*Une histoire d'amour et de ténèbres* est] un livre pas facile à lire, je me souviens que je suis revenue en arrière; je l'ai lu de façon très concentrée. Car ce livre nous apprend l'histoire d'un peuple, d'un pays, mais c'est l'histoire de la littérature. Et dans tout cela, Amos Oz nous parle de lui, de sa famille. C'est un livre qui prend du temps. Une fois lu, eh bien, on est instruit! On reçoit une grande leçon d'histoire, de culture, magistrale, au niveau littéraire et historique. J'ai eu un gros coup de cœur pour ce livre³... »

Un livre difficile, donc... Mais aussi bien, et mieux encore sans doute, un immense récit jubilatoire, avec ses sauts en arrière, ses cabrioles dans la mémoire des ancêtres, ses intrusions en Pologne ou en Ukraine, ses passages au présent, quand le narrateur prend la peine d'interrompre son travail, pour lever les yeux sur ce qui l'entoure, dans son bureau d'Arad, aux confins du désert du Néguev.

On peut, par exemple, entre mille autres histoires, y participer à l'indignation d'un homme déjà mûr, que les persécutions et l'antisémitisme européens ont poussé à rejoindre la terre d'Israël dans les années trente. Cet homme, un intellectuel pauvre et digne, n'est autre que le grand-père de l'écrivain. Quand il débarque sur la terre ancestrale, qui est aussi la terre promise de son peuple, il se trouve en butte aux tracasseries d'un troufion du Mandat britannique, lequel prétend les asperger de désinfectant, lui et toute sa famille.

Paradoxalement, cet épisode humiliant crée chez la grand-mère du narrateur une phobie des microbes. Non de ceux qu'elle aurait importés en débarquant, mais de ceux qu'elle rencontrera à coup sûr dans

³ Recueilli sur le site Livres de Malice, <<http://livresdemalice.blogspot.com/>>.

cet étrange pays de mélanges culturels, de cris, d'opinions tranchées, de conflits larvés ou ouverts, d'occupation inique et... de crasse: « Le Levant est infesté de microbes », décrète-t-elle. Et tout le monde est prié de combattre, avec elle, sur le Front de l'hygiène: « Dès lors, grand-père se levait à l'aube tous les matins pour battre furieusement les matelas et la literie, aérer les tapis et les coussins, asperger la maison de DDT, faire bouillir impitoyablement les légumes, les fruits, le linge, les serviettes et les ustensiles de cuisine [...] » (p. 128).

Au-delà du portrait pittoresque, qui pourrait faire sourire: celui d'une vieille femme un peu toquée et de ses manies, l'épisode ramène le lecteur à l'une des intentions majeures de cette œuvre. Car, comme le souligne le témoignage déjà cité plus haut, ce livre, outre qu'il nous « apprend l'histoire d'un peuple », nous renseigne bel et bien sur « l'histoire de la littérature ».

Mais c'est ici qu'il faut s'entendre. Car si le récit abonde en références littéraires, si le petit appartement où le jeune Amos apprend, sous l'œil sarcastique de son père, qu'on ne range pas ses livres par ordre de taille n'est, en fait, qu'une bibliothèque à peine aménagée en logement; si les visites qu'ils font à l'oncle paternel, le célèbre érudit Yosef Klausner, sont nimbées de linguistique et de littérature, rien ne ressemble moins à un essai d'histoire littéraire que ce roman.

On y croise des auteurs: Agnon, le père de la littérature hébraïque moderne, qui fut le voisin de l'oncle Yosef et qu'on allait voir en cachette, tant l'érudit et l'écrivain se battaient froid... Agnon est bien présent, comme l'est abondamment, mais par l'évocation, cette fois, le poète Tchernichovsky, ou comme le sont les écrits d'Arie Klausner, le père d'Amos, et les premières tentatives éditoriales d'un jeune écrivain, publiées sous le pseudonyme d'Amos Oz! Sans négli-

ger les abondantes évocations de Tchekhov ou de Tourgueniev, et j'en oublie.

Tout jeune, le petit garçon ne se rêvait pas écrivain: « Des livres, en revanche, on en avait à profusion, les murs en étaient tapissés, dans le couloir, la cuisine, l'entrée, sur les rebords des fenêtres, que sais-je encore? Il y en avait des milliers, dans tous les coins de la maison. On aurait dit que les gens allaient et venaient, naissaient et mouraient, mais que les livres étaient éternels. Enfant, j'espérais devenir un livre quand je serais grand. Pas un écrivain, un livre: les hommes se font tuer comme des fourmis. Les écrivains aussi. Mais un livre, même si on le détruisait méthodiquement, il en subsisterait toujours quelque part un exemplaire [...] » (p. 29).

Ce « dur désir de durer », comme eût dit Éluard, ne se confond donc pas avec l'histoire de la littérature, mais avec le rêve d'une accession au livre, et l'on pourrait multiplier dans *Une histoire d'amour et de ténèbres* les allusions métaphoriques à ce propos. Le livre et le corps ne font qu'un, avec leurs malformations et leurs souvenirs, leurs fables, leurs secrets et l'accès qu'ils proposent au réel. Il reste que ce désir de pérennité, chez un petit garçon encore analphabète au moment où il conçoit de se faire livre, se comprend mal sans la présence chafouine de la mort.

Les pogromes, la Shoah habitent la mémoire des devanciers d'Amos. Il connaîtra bientôt le siège de Jérusalem et les carnages de la guérilla. Et, dans quelques années, un autre deuil encore, le plus terrible sans aucun doute, que sa sagacité de petit garçon pressent en deçà des mots...

Amos Oz présente le livre, l'objet même du livre, comme un lieu majeur de résistance aux forces de la mort et de l'oubli. En 1984, déjà, le romancier wallon, Thierry Haumont, mettait en scène un bibliothécaire

re allemand, Frans Grünewald, qui, voyant monter l'ombre hitlérienne, s'efforçait de sauver les livres interdits de l'autodafé mortifère⁴. Pas plus qu'ils ne sont venus à bout du peuple juif, les nazis ne sont arrivés à vider la littérature de son sang. Il reste que le rêve du petit Amos, pour naïf qu'il fût, continue d'habiter l'œuvre du grand écrivain qu'il est bel et bien devenu, à défaut de n'avoir pu se transformer en un volume de l'imposante bibliothèque des Klausner.

Si, pour en revenir à elle, sa grand-mère mourut dans son bain d'une crise cardiaque, Amos Oz en conclut que : « Les faits sont souvent les pires ennemis de la vérité » (p. 44). Obsédée par l'hygiène, grand-mère Schlomit ne put renoncer à ces bains brûlants et dangereux que lui déconseillaient formellement son médecin : « La peur des microbes était trop forte. Elle est décédée dans sa baignoire. [...] En vérité, ma grand-mère est morte de propreté » (p. 45). Et l'on voit bien comment l'écrivain entend briser, par la littérature, la confusion courante entre les faits et la vérité. La vérité déborde les faits, à l'évidence, mais le livre, qui offre le témoignage de ce débordement, connaît, lui, un commencement puis la clôture d'une fin.

Voilà comment se pose dans *Une histoire d'amour et de ténèbres* l'épineuse question de la mémoire et du récit autobiographique.

Amos Oz a la soixantaine bien sonnée quand il entame ce livre majeur. Ses parents ne sont plus et, d'une certaine façon, il pourrait même inverser les rôles : être leur père. Sa mémoire est excellente ; il détient de nombreuses archives familiales ; il a énormément lu et fréquenté l'histoire de ces Juifs ashkénazes, Européens avant la lettre, que les horreurs de l'histoire ont précipités en Eretz-Israël, sans qu'ils y fussent préparés autrement que par des rêves.

Amos Oz a été témoin et acteur de la fondation de son pays.

Tout enfant, il écoutait les débats passionnés des sionistes et des autres. Il jouait à pourfendre la « perfide Albion ». Il a connu les caves où l'on se réfugiait en tremblant, après que le départ des Anglais eut mis Jérusalem à feu et à sang. Il a connu l'élite intellectuelle de ces premiers temps : son grand-oncle Klausner, monsieur Agnon, mais aussi le professeur Guershom Scholem, qu'on croisait sur les trottoirs de la Vieille Ville et qu'on saluait avec déférence. Il a énormément lu. Puis, vers sa dix-septième année, il en a eu assez des livres : il s'est fait kibboutznik, et peu de temps après, tout de même, parce que le naturel est un cheval pressé qui revient au galop : écrivain.

Au seuil du grand âge, le voilà donc, Amos Oz (dont le pseudonyme signifie « lumière »), le voilà installé dans le bureau de sa maison d'Arad, à rassembler ses souvenirs ainsi que tous les papiers de famille qu'il a pu conserver, le voilà qui ouvre des cahiers bientôt allègrement couverts de son écriture indéchiffrable.

Il commence son récit par la description de l'étroit logis familial dans le quartier populaire de Kerem Avraham à Jérusalem. On voit son père : un petit binoclard nerveux, qui cache son immense savoir et les ressentiments de n'avoir pu accéder à un vrai poste universitaire sous les airs guillerets d'un plaisantin un peu lourd et pathétique. On voit sa mère : une femme magnifique, gorgée de romantisme. Une femme qui ose quelquefois intervenir dans les débats éthiques ou politiques dont son mari et ses amis croient détenir l'apanage. On le voit lui, le petit Amos, fils unique, enfant sage — qui se demande encore, à plus d'un demi-siècle de là, s'il le fut trop ou pas assez... On le voit bien observer les gens de son quartier d'enfance, les savants les docteurs, les intellectuels, les écrivains que son père fré-

4 Thierry Haumont, *Le conservateur des ombres*, Gallimard, 1984.

quente. Il adopte la soumission apparente des gosses qui prennent sur eux le langage des grands. Ils font mine d'y croire et d'y obtempérer. Ils n'en dénient pas moins les poses, les mensonges, les emphases et le ridicule.

Pour rendre tout cela, l'écrivain d'Arad n'a pas son pareil. Il peut, en virtuose, laisser entendre toutes les voix qui encombrèrent ses oreilles au cours de ses premières années. On le suit avec délectation dans ce formidable travail d'empathie, où les grands-pères, les tantes, les voisins, les profs, les auteurs aujourd'hui désuets, les vrais maîtres et les faux sages trouvent en lui un magnifique transcripateur, à la fois fidèle et ironique. *Une histoire d'amour et de ténèbres* commence dans cette jubilation polyphonique.

Et pourtant, l'auteur ne s'est pas tiré d'affaire facilement, et on lui sait gré de n'avoir guère plus ménagé son lecteur.

Alors qu'il se fait à peine au bonheur de cette narration sinieuse; alors qu'il commence à trouver ses points de repère dans les subtilités familiales et historiques et dans le foisonnement des personnages; alors même qu'il devient le complice d'un humour à la fois corrosif et tendre, le voilà, ce lecteur, comme sommé d'interrompre son travail intérieur de mise en place des lieux, des personnages et des faits. Amos Oz lève la plume. Il lève aussi la tête et nous regarde soudain dans les yeux. On est à peine à la page 39, et voici le début du cinquième chapitre :

« Au fond, quelle est la part de l'autobiographie et de la fiction dans mes récits? Tout est autobiographie: si j'écrivais un jour une histoire d'amour entre Mère Teresa et Abba Eban, elle serait sans doute autobiographique, mais ce ne serait pas une confession. L'ensemble de mon œuvre est autobiographique, mais je ne me suis jamais confessé. Le mauvais lecteur veut tout savoir, immé-

diatement, "ce qui s'est réellement passé". Ce qui se cache derrière l'histoire, de quoi il s'agit, qui est contre qui, qui a baisé qui. »

Surprise, d'abord. Le « je » du petit narrateur prend brusquement plus de cinquante ans d'âge. Surprise ensuite, parce que l'acte de lecture est subtilement débusqué, puis retourné. Ce chapitre de quelques pages, planté presque au début du livre, constitue en lui-même un petit essai magistral sur les enjeux de la littérature. On sait l'impact énorme qu'eurent, depuis quinze siècles les *Aveux* de saint Augustin⁵. Mais, guère plus, peut-être, que l'évêque d'Hippone, Amos Oz ne se *confesse*. Je veux dire par là qu'avouer une enfance (ou une jeunesse) ne conduit pas le mémorialiste à l'impudeur, c'est-à-dire à la simple transcription des faits dans leur alléchante et suspecte crudité.

Les faits, pour Amos Oz, répétons-le, sont les ennemis jurés de la vérité. Or, la vérité procède d'une alliance, d'un accord. Elle est, en ce sens, symbolique, puisqu'il faut être deux, au moins, pour la reconnaître et pour y reconnaître, en un autre, son semblable. La vérité est une médiatrice qui, loin de s'imposer pour écraser la liberté, permet, au contraire, au langage de circuler et aux êtres de respirer.

Certes, l'auteur d'une autobiographie ne peut faire l'impasse sur une narration factuelle. Mais ce n'est pas à cela que se réduit son entreprise. Plus qu'un autre, l'autobiographe cherche une connivence avec son lecteur. Une connivence au-delà des faits. Le « bon lecteur », appelé par les vœux d'Amos Oz, n'est pas forcément un petit Juif israélien des années quarante, né dans une famille presque pauvre et immensément cultivée de Jérusalem à la fin du Mandat britannique. Il pourrait être, par exemple,

⁵ C'est sous ce vocable: *Les Aveux*, que Frédérique Boyer traduit — magnifiquement d'ailleurs — les *Confessions* d'Augustin (POL, 2008).

un homme d'une génération plus tardive, un chrétien, un Européen, un Belge même, qui lit cette enfance pour y renouer avec la sienne, aussi différente fussent-elles l'une de l'autre, parce qu'il est impérieux, pour établir la paix, de faire entrer en dialogue nos diverses histoires.

Je ne parle pas gratuitement de cette fameuse « paix », qui pourrait, entre autres choses, alimenter l'espérance du lecteur d'Amos Oz.

Non seulement, comme on le sait, l'écrivain fut, dès 1977, le principal promoteur du mouvement « La paix maintenant⁶ » mais, plus fondamentalement encore (parce qu'on aurait tort de réduire la production littéraire israélienne à sa seule dimension politique), pour la raison que l'auteur lui-même y insiste dans une interview accordée au mensuel *Le matricule des anges*: « Pendant des années, j'ai détesté mon père pour ce qu'il était et ma mère pour ce qu'elle avait fait. Ce livre est avant tout un livre sur le pardon. Le pardon d'un homme qui a atteint un âge où il pourrait être le père de ses parents. Une grande partie du texte montre comment je me suis guéri de mon propre fanatisme. Et je me considère comme un expert en fanatisme comparé. Le fanatisme n'est pas une donnée réservée à la politique. Il existe un fanatisme sexuel, un fanatisme familial. Même les pacifistes peuvent être des fanatiques, comme les végétariens et les antifumeurs. Avec l'expérience, je suis devenu un homme de compromis. Pour moi, le mot "compromis" signifie la vie. Son contraire n'est ni l'intégrité ni l'idéalisme. C'est le fanatisme et la mort⁷. »

Le sens de l'autre conduit au compromis. *Une histoire d'amour et de ténèbres*, je l'ai déjà

laissé entendre, use de l'humour comme d'un vecteur pour accueillir l'altérité. Mais le livre fait plus: il réfute la confusion entre les « faits » et la « vérité » pour proposer sa médiation. Que tout cela se passe essentiellement dans le terreau de nos enfances accroît encore la force du propos. « L'homme écrit, mais c'est l'enfant qui dicte », a écrit à peu près Julien Green. En nous donnant à lire la sienne, Amos Oz convoque notre enfance, puis il nous plante sa question droit dans nos cœurs d'adultes: qu'allons-nous faire de cette main tendue? Un voyeurisme ou un partage?

« Le mauvais lecteur, poursuit-il donc, à la fin de son époustouffant cinquième chapitre, exige que je lui épluche mon livre. Il me somme de jeter les raisins à la poubelle et de lui offrir les pépins » (p. 40). Entreprise de voyeurisme insupportable, car le voyeur se cache pour voir, alors que le « bon » lecteur, lui, lit pour participer: « Ne demandez pas si ce sont des faits réels. Si c'est ce qui se passe dans la vie de l'auteur. Posez-vous la question. Sur vous-même. Quant à la réponse, gardez-la pour vous » (p. 43).

Mais l'auteur ne livre que vers la fin la grande déchirure qui fut à l'origine de son entreprise romanesque: « C'est à ce moment-là, pendant l'hiver 1949-1950, deux ans avant sa mort, qu'elle [la mère d'Amos] commença à souffrir de fréquents maux de tête. Elle attrapait souvent la grippe ou une angine mais, une fois guérie, les migraines ne disparaissaient pas pour autant. Assise sur une chaise près de la fenêtre, enveloppée dans une robe de chambre de flanelle bleue, elle regardait tomber la pluie pendant des heures en tambourinant du bout des doigts sur la couverture de son livre, qu'elle ne lisait pas, posé à l'envers sur ses genoux » (p. 415-416).

6 <<http://www.lapaixmaintenant.org/>>.

7 Entretien d'Amos Oz accordé à la revue *Le Matricule des anges*, n° 52, avril 2004.

Bien que *l'Histoire d'amour et de ténèbres* ait déjà évoqué des situations passées ou présentes pénibles et même si la catastrophe finale y a déjà été annoncée bien avant par petites touches inquiétantes, le livre prend, en son dernier quart, une tournure grave et sobre (et d'autant plus grave qu'elle est sobre) de tragédie. On y assiste au long cheminement d'une dépression qui conduira la mère d'Amos à se suicider.

On aura rarement lu témoignage plus émouvant et mieux senti sur ce qu'éprouvent les proches devant l'asthénie souffrante de cette femme très belle, si cultivée, si sage, si forte, qu'est leur mère ou leur femme.

Le ménage, cependant, ne se délite pas tout à fait. Arie met la main à la pâte et le petit Amos, soudain promu au rang de compagnon en ces tâches ménagères par un père légèrement débordé, retrouve lui aussi ses manches. Il n'empêche : la soudaine sollicitude domestique du père et la brusque croissance en maturité de l'enfant n'extirpent pas le mal qui ronge inexplicablement cette grande âme triste. Inexplicablement ? Les longs détours du romancier pour découvrir les racines blessées de sa mère n'ont rien élucidé. Et rien ne permet de comprendre facilement le naufrage de cette femme sublime, qui aime son fils et qui semble s'accommoder mieux que bien d'un mari après tout potable.

Amos Oz ne fait pas mystère de la colère qu'il a éprouvée à l'égard de cette mère qui le laissa orphelin à l'aube de son adolescence. Mais l'écrivain a la grande sagesse de laisser cette femme à son entier mystère, et d'évoquer, par petites touches bouleversantes, sa propre indicible détresse...

« Qu'espérons-nous, nous qui lisons ? » À la fin de son livre si abondant, à certains égards si génialement redondant, si généreusement bavard, si copieusement digres-

sif, alors qu'il vient d'évoquer la mort de sa maman, Amos Oz laisse tomber la plume dans la légèreté d'une poignante litote :

« ... deux brancardiers l'emmenèrent avec précaution pour ne pas troubler son sommeil, et à l'hôpital elle n'écoula personne, et malgré tous les efforts pour la tirer de son profond sommeil, elle ne prêta attention à quiconque [...] elle ne se réveilla pas au matin, ni même quand le ciel pâlit et que, dans les branches du ficus du jardin de l'hôpital, Élise, l'oiseau, poussa un trille de stupeur, il l'appela encore et encore, en vain, il s'acharna de plus belle et il essaie encore quelquefois » (p. 544, et fin du livre).

Qu'espérons-nous ?

L'enfant qui voulait se faire lire a entraîné son lecteur dans un grand roman d'aventures multiples, cocasses et tragiques. Il l'entraîne à relire sa propre histoire, parce qu'il a la générosité d'offrir la sienne, et de la clôturer sur une envolée. Il l'entraîne à se lire avec lui.

Le bon lecteur (s'il existe) n'est donc pas celui qui veut coller son œil malsain aux vicissitudes de la vie d'autrui. Il cherche plus à comprendre qu'à expliquer... Et, même quand survient un deuil ineffaçable, il veut encore, ce bon lecteur, sortir du livre et écouter l'oiseau. ■